

c'était de sortir de cette enceinte, n'importe par quels moyens. On lui avait enlevé ceux dont il disposait, sur lesquels il avait compté; à tout prix il s'agissait d'en trouver d'autres. Il ne fallait pas que le jour le surprit où il était, dans une position aussi fautive; peut-être n'aurait-on que cela en vue, de le rendre la fable de l'hôtel et d'associer Clémence à cette raillerie. Quelle figure pouvait avoir un marquis lorsqu'à la première aube on le découvrirait égaré dans le jardin et demandant comme une grâce qu'on lui rendit la clé des champs.

Le retour fut complet; Gaston ne songea plus qu'à son évocation. Ce n'était pas une opération facile. A la lueur des éclairs, il fit une reconnaissance complète des clôtures. Partout le mur était haut, lisse, uni, de plus, obstrué sur beaucoup de points d'arbustes et de broussailles qui le rendaient presque inabordable. Une porte seule y était ménagée; il essaya de la faire jouer, elle résista à ses efforts; il entreprit de s'en aider pour l'escalade, ce fut vainement; la saillie du mur, au-dessus du chambranle, présentait une insurmontable difficulté. Ses mains y saignèrent sans succès, et il se vit obligé d'y renoncer après deux ou trois tentatives. A la dernière, il retomba désespéré; il lui sembla que toute ressource lui échappait.

Enfin, le hasard le secourut. A l'un des angles du jardin, et là où les clôtures touchaient aux constructions voisines, se trouvait une espèce de réduit rustique, composé de paille et de rondins, qu'il n'avait pas aperçu à cause de sa position isolée et du labyrinthe d'arbustes dont il était environné. Quelques petits sentiers, très étroits, très sinueux y conduisaient, et il n'était pas facile d'y arriver, à moins d'avoir une complète connaissance des lieux. C'était là sans doute un abri discret que les maîtres de l'hôtel avaient réservé à leur usage et qui était aussi favorable à la méditation qu'à de paisibles entretiens.

Dans cet angle et comme à dessein, la grande végétation cessait; les arbustes mêmes étaient clairsemés: en leur place régnait une petite pelouse, et, contre le mur même, un treillis destiné à supporter des plantes grimpantes qui servaient comme de tenture et de décoration.

C'est dans cet espace libre que Gaston fut conduit, et au premier aspect, un soupir profond s'échappa de sa poitrine, le soupir d'un homme qui, dans un naufrage, trouve une épave pour s'y appuyer.

— Enfin! s'écria-t-il.

Avant toutefois de risquer un dernier enjeu, il examina tout avec soin. Les lattes dont se composaient le treillis étaient vieilles et un peu altérées par le temps, mais il était jeune, léger, ingambe, et, pour peu qu'elles lui donnassent d'appui, il pouvait atteindre le chaperon, et de là s'élançer dans la ruelle. D'ailleurs rien ne l'obligeait à user de précipitation; il pouvait choisir les places où il mettrait le pied, et prendre le temps nécessaire pour y procéder sans encombre. Le réduit rustique formait, à quelques pas de distance, une sorte de rempart qui le mettait à l'abri des surprises et masquait ses opérations.

Cet examen, ces calculs furent faits avec la rapidité de l'éclair, et quelques secondes à peine s'écoulèrent entre la pensée et l'exécution. Gaston venait de choisir la partie du treillis qui lui parut être en meilleur état, et il posait le pied sur un des échelons, en même temps que sa main se portait vers les échelons supérieurs, lorsqu'un mouvement singulier retentit à ses oreilles et presque à ses côtés:

— Qu'est-ce que cela? s'écria-t-il par un mouvement involontaire.

N'importe; il était trop avancé pour reculer; qu'y eût-il gagné d'ailleurs? Encore un effort, et il était à l'abri de toute atteinte. Sans se retourner du côté du bruit, il passa outre et saisit le chaperon du mur; c'était le port, il y touchait.

Mais à ce moment, la scène changea tout-à-coup. Le réduit rustique, jusque-là muet et sombre, s'illumina de flambeaux et deux coups de feu retentirent à la fois.

— Ah! mon Dieu! s'écria Gaston, comme foudroyé.

Il retomba dans le jardin et s'affaissa sur lui-même.

— Au voleur! au voleur! s'écria une voix.

Deux personnes sortirent alors du réduit qui leur avait servi d'affût.

— Point de bruit, dit l'une d'elles, dont la voix avait l'accent du maître, et éteignez les flambeaux.

On obéit sur-le-champ, et l'obscurité régna de nouveau.

— Maintenant, qu'on le jette à la porte, ajouta la même voix.

Tous ces incidents se passèrent en un clin-d'œil; mais, si prompts qu'ils fussent, Gaston avait eu le temps de reconnaître son meurtrier.

XXIX.

Il n'est pas difficile de deviner quelle marche avaient suivie ces tristes événements et comment le marquis de Saint-Pons avait trouvé une catastrophe là où il cherchait une conquête.

Dès le début, le comte de Montréal s'était emparé des secrets de ces deux enfants, qui se confiaient l'un à l'autre avec l'abandon et l'imprévoyance de leur âge. Les agents de leur correspondance étaient tous dans la main de Sigismond; ils recevaient ses ordres et n'agissaient que d'après ses instructions. Rien de tout cela qu'il ne sût, qui ne fût concerté et qu'il ne dirigeât à sa guise. Les demandes et les réponses passaient sous ses yeux; il tenait les fils et attendait, pour prendre un parti, d'avoir réuni les éléments d'une vengeance terrible et assurée.

Il avait jugé Gaston, il avait jugé Clémence. Il voyait que le jeune homme apportait, dans sa poursuite une opiniâtreté et une fougue qu'aucun obstacle ne pourrait vaincre, ni aucun retard attiédir. Il irait jusqu'au bout, coûte que coûte, déjouerait sa vigilance, et entraînerait la comtesse dans une de ces fautes pour lesquelles il n'y a point de réparation. Clémence avait donné des gages; la trahison suivait son cours; le reste devait fatalement s'accomplir. La résistance qu'elle opposait encore n'était que le dernier cri d'une pudeur aux abois; tôt ou tard le penchant parlerait plus haut que les principes, et l'éclat aurait lieu.

Voilà ce que découvrait le comte et ce qui le jetait dans des colères, d'autant plus terribles, qu'il n'en laissait rien paraître sur sa physionomie, ni dans son maintien. C'était le feu qui bouillonne dans les entrailles de la terre avant l'heure de l'éruption. Il ne pouvait songer, sans des transports de rage, à cet affront toujours imminent et déjà consenti par les capitulations du cœur. Tout lui était supplice et torture; les froideurs de Clémence, les rêveries vagues auxquelles il la voyait livrée, les gênes de la vie commune, l'évidence de malheurs plus grands et l'impuissance où il était de les empêcher. Où le conduisait cette fermentation intérieure, on l'a vu dans cette affreuse scène qui avait eu pour théâtre les jardins de l'hôtel. Sigismond voulait non-seulement une vengeance à coup sûr, infaillible, décisive, une de ces vengeances dont on ne revient pas. Il l'avait pré-

Le Numéro Vingt. — Vol. 67. No. 3.

parée de longue main, avec un sang-froid farouche, et, quand le moment favorable arriva, il l'assouvit.

Gaston avait pourtant survécu à sa blessure. Jeté hors de l'hôtel, il avait pu, en se traînant le long des murs, regagner la voiture qui l'attendait et se faire ramener chez sa mère. A la vue de son fils évanoui, la marquise, éveillée la première, eut besoin de toute son énergie pour ne pas tomber morte à ses côtés. Claire, accourue à son tour, éclata en sanglots. On accourut en toute hâte chercher des secours, tandis qu'on transportait le blessé dans sa chambre et qu'on l'étendait sur son lit. Le sang qui coulait à flots indiquait une blessure profonde. Le chirurgien arriva et posa le premier appareil. Une balle avait frappé le jeune homme; l'un des deux coups avait seul porté; mais des organes essentiels étaient lésés, et les premiers symptômes n'avaient rien de rassurant. Le reste de la nuit s'écoula dans des angoisses mortelles; toute la maison était sur pied, et le deuil empreint sur les visages témoignait à quel point Gaston était aimé.

Au jour naissant, il se fit une amélioration dans son état. Le pouls se releva; la connaissance revint. Le jeune homme ouvrit des yeux étonnés, regarda autour de lui, et vit sa mère et sa sœur prosternées au pied de son lit et abîmées dans une douleur silencieuse.

— Où suis-je? dit-il, comme s'il eût cherché à ressaisir le fil de ses souvenirs.

— Mon fils s'écria la marquise, avec un élan d'espoir et de joie, mon fils!

— Ah c'est vous, ma mère! dit-il d'une voix affaiblie.

— Et moi, me reconnais-tu, Gaston? ajouta la jeune fille.

— Oui, ma bonne sœur, oui.

Il était à bout d'efforts et s'affaissa sur l'oreiller.

— Que t'est-il donc arrivé? reprit la marquise, et d'où vient cet accident?

On eût dit que ces mots le ranimaient; il se releva vivement sur son bras et donnant à son regard une expression suppliante:

— Chut! ma mère, dit-il.

La marquise comprit et n'insista plus.

— C'est bien, mon fils, guéris d'abord; nous en causerons plus tard.

— Guérir, répondit-il, à quoi bon?

Il y avait tant de mélancolie dans son accent que les deux femmes fondirent en larmes.

— Et nous ? dit la marquise en l'embrassant sur le front.

— Vous avez raison, ma mère, pardonnez-moi ce mot cruel. Je vivrai.

Cette scène ne pouvait se prolonger sans danger ; toute émotion était de trop dans la position où se trouvait le blessé. La marquise le comprit et se tut ; elle se borna dès lors à veiller sur lui et à l'entourer de soins attentifs. La mère et la fille se succédaient auprès du chevet ; elles ne le confiaient à personne et s'occupaient des moindres détails.

De toute la journée le mal n'empira pas ; ce fut une alternative de moments lucides et d'assoupissements profonds ! Vers le soir, il s'y joignit un peu de délire, accompagné de propos incohérents. Un nom s'y mêlait et revenait incessamment sur les lèvres du malade comme un souvenir et une plainte. La marquise fut seule à le recueillir, elle avait éloigné ses gens. D'autres fois, Gaston s'adressait à un ennemi imaginaire et lui envoyait des défis. Il s'animait alors, ouvrait des yeux démesurés, essayait de se mettre sur son séant et retombait accablé par la fièvre. Des gouttes de sueur couvraient son front, sa respiration était haletante. Qu'on juge de l'anxiété de sa mère. Elle assistait à cette crise sans pouvoir en conjurer la violence, ni en prévoir les résultats.

Le lendemain une autre épreuve lui était réservée : les gens de justice firent une descente dans la maison. Quelque résistance qu'elle opposât. Il fallait que l'action publique eût son cours. Le bruit de la catastrophe s'était répandu au dehors ; les magistrats étaient saisis de l'affaire. Plus l'état du blessé était grave, plus il importait de recueillir son témoignage, afin que l'attentat, s'il y en avait un, ne demeurât point impuni. Tout ce que la marquise put obtenir, ce fut un délai de quelques minutes pour préparer son fils à l'interrogatoire auquel il allait être soumis. Dès les premiers mots, Gaston comprit de quoi il s'agissait, et une révolution soudaine s'opéra dans son état. Son cerveau se dégagea, la force lui revint :

— Que ces messieurs entrent, dit-il d'une voix calme.

C'était un tout autre homme ; à le voir, on n'aurait pas cru qu'il avait un pied dans la tombe et qu'il se recueillait dans un suprême effort. Sa tête, appuyée sur des coussins, avait ce caractère de beauté que la mort imprime à ceux qu'elle touche. La résignation et le sacri-

ifice y étaient empreints. Les magistrats entrèrent et l'instruction commença. Il est inutile de dire que tout se fit avec des ménagements extrêmes et les égards dus à la position et au rang du blessé. Cependant des questions lui furent posées et rien ne fut épargné pour obtenir un aveu qui pût mettre la justice sur la trace des coupables. Mais, dès l'abord, Gaston déjoua les efforts et trompa l'attente de ceux qui l'interrogeaient.

— Messieurs, dit-il, je suis bien aise de vous voir ici : j'ai des déclarations très précises à vous faire. Ma mère, restez, je vous en prie ; il est bon que vous soyez là pour les entendre aussi.

Le sang-froid avec lequel ces paroles furent prononcées frappa les officiers judiciaires ; d'une telle bouche il ne pouvait rien sortir que de loyal ; ils étaient à la fois émus et subjugués.

— Personne, Messieurs, personne, ajouta Gaston avec une insistance marquée, ne doit être recherché, quelles que soient les suites de mon accident.

— Mais cependant, Monsieur, s'il y a eu un crime de commis ? dit le magistrat qui présidait à l'instruction.

— Il n'y a point de crime, Monsieur reprit le jeune homme ; il y a une faute que j'expie et dont personne ne doit répondre, si ce n'est moi. J'en répondrai probablement devant Dieu, et j'espère qu'il ne me refusera pas sa miséricorde.

— C'est vous alors qui auriez attenté à votre vie, Monsieur le marquis. Parlez, précisez mieux.

— De grâce ! Monsieur n'insistez pas. Il s'agit d'une affaire d'honneur, où tous les torts étaient de mon côté et qui ne doit donner lieu ni à des réparations publiques, ni à des réparations de famille. J'ai été frappé justement ; j'ai mérité mon sort. Qu'on oublie comme j'oublie ; voilà la prière d'un mourant. Vous m'entendez ma mère ?

La marquise succombait sous le poids de ses émotions ; les magistrats se sentaient désarmés ; ils revinrent pourtant à la charge ; leur devoir l'exigeait. La société à des droits qu'un pardon personnel ne saurait ni enchaîner ni prescrire. Était-ce une vengeance ? était-ce un duel ? Et dans ce cas qu'elles en étaient les circonstances, le lieu, les actions, les témoins ? Toutes ces demandes furent faites au blessé sans qu'on pût le tirer de la réserve dans laquelle il s'é-

tait renfermé. Il n'y répondit que par un silence calme et digne, et pressé trop vivement, il ajouta :

— Assez, Messieurs, laissez-moi les quelques moments qui me restent ; j'ai d'autres comptes à régler.

Il y aurait eu de la cruauté à pousser les choses plus loin, et une cruauté gratuite. Il fallut se résigner devant cette volonté qui ne se laissait pas fléchir et laisser l'instruction à l'état d'ébauche, faute de l'élément principal. C'est ce qu'avait voulu Gaston et ce qui l'avait soutenu dans cette épreuve. Sur le seuil même de la mort, il avait rassemblé ses forces afin d'épargner à Clémence l'affront et la douleur d'un procès où son nom eût été mêlé.

Pour soutenir son rôle jusqu'au bout, il avait pour ainsi dire retenu la vie qui lui échappait. Dès qu'il se trouva seul avec la marquise, une crise affreuse commença. La tête se reprit de nouveau : la fièvre redoubla de violence. On voyait s'engager la lutte finale où les ressources de la jeunesse allaient être aux prises avec des causes invincibles de destruction. L'art humain était désormais impuissant et la nature ne fait pas toujours des miracles. Vers le soir, le moment fatal s'annonça par un de ces retours trompeurs qui sont comme le prélude de la mort ; ainsi la lampe, près de s'éteindre, jette une dernière clarté. Gaston se trouvait comme soulagé ; il ne souffrait plus, il n'avait pas la conscience de ses douleurs. De lui-même et sans effort, il fit un mouvement sur son chevet et étendit la main :

— Ma mère, dit-il, êtes-vous là ?

La marquise s'empara de cette main et la pressa dans les siennes.

— Oui, mon fils, dit-elle.

— Plus près de moi, ajouta Gaston ; que personne ne nous entende.

La marquise rapprocha son fauteuil du lit ; leurs têtes se touchaient.

— Bien ainsi, ma mère, dit Gaston. J'ai une grâce à vous demander.

— Parle, laquelle ?

— Vous avez deviné pour qui je meurs.

— Hélas !

— Que ce soit un secret éternel. Pas un mot, pas une plainte ; c'est ainsi que je veux être vengé. Vous me le promettez, n'est-ce pas ?

— Mon pauvre enfant ?

— Et puis, ma mère, encore une faiblesse, et ne la jugez pas trop sévèrement.

Dis, mon fils.

— Qu'elle sache que ma dernière pensée a été pour elle. Tout a été si pur entre nous ! Vous le ferez ma mère ?

— Puisque tu le veux.

— Maintenant, je meurs plus heureux. Ma mère, bénissez-moi et pardonnez-moi.

Ce fut tout ce qu'il put dire ; l'agonie arriva, et, quelques minutes après, il s'éteignait dans les bras de la marquise et de Claire en les nommant et leur souriant. La langue n'a point d'expressions qui puissent peindre la douleur de ces deux femmes. Elles perdaient tout en perdant Gaston ; c'était la joie de leur maison ; c'en était aussi l'orgueil ; elles ne lui survécurent que pour le pleurer. Le jeune homme fut obéi jusqu'au bout ; pas une pensée de vengeance ne se mêla aux larmes qui furent versées sur son cercueil, et quelques instances que l'on fit auprès de la marquise pour connaître les causes et les détails de ce funeste événement, jamais elle ne sortit de la réserve qu'elle avait promis de garder. Les poursuites en restèrent là, faute de preuves, un voile fut tiré sur la fin de Gaston et le temps acheva de l'épaissir.

A quelques jours de là, un mouvement avait lieu dans l'hôtel Montréal ; c'était une sorte d'émigration volontaire. Toute la famille partit pour l'Italie, accompagnée d'un nombreux domestique. On a pu voir quels furent les apprêts et les circonstances de ce départ. Clémence y assistait plutôt qu'elle ne s'y prêtait de son plein gré ; elle marchait comme une condamnée qui n'a ni le choix du supplice, ni la liberté de ses mouvements. Elle savait tout.

XXX.

Voilà le récit que je recueillis de la bouche du concierge, au milieu de beaucoup de réticences et d'hésitations, il me fut aisé de le compléter par d'autres témoignages et de lui donner l'ensemble et la forme qui devaient en accroître l'intérêt.

Evidemment, le père Vincent ne disait pas tout ; même dans ses épanchements, il se tenait sur ses gardes. Dans le cours de la catastrophe, il avait dû jouer un rôle dont, à aucun prix, il ne serait convenu. Il avait été le confident du comte, son bras droit, et probablement l'instrument le plus actif de sa vengeance. Sur ce point, quelque effort que je fisse, je ne pus jamais obtenir d'aveu formel. En vain m'adressai-je à

ses ressentiments secrets, à ses rancunes de serviteur destitué ; il demeura impénétrable. Ainsi je ne pus savoir comment les choses s'étaient passées dans la fatale nuit, ni quelles dispositions avaient été prises pour assurer le succès de ce lamentable guet-apens. Le comte y assistait-il en personne, ou bien s'était-il contenté d'aposter des hommes dévoués ? Pourquoi avait-on laissé le malheureux jeune homme se morfondre si long-temps, et attendre, pour le sacrifier, qu'il fût au moment de renoncer à son entreprise ? Y avait-il eu combat chez Sigismond, changement d'avis ? Ne s'était-il décidé qu'à la dernière heure et pour répondre aux défis que Gaston lui adressait ? Tout cela était et devait demeurer une énigme. Je ne devais pas connaître non plus la main d'où était parti le coup, et quand j'appuyais sur ce point, le vieux concierge en prenait une humeur qui ressemblait à du remords.

Pourquoi s'apesantir d'ailleurs ? Je n'étais pas chargé d'une instruction criminelle. Ce que j'avais appris dans l'exercice de mes fonctions, je l'avais sur-le-champ et fidèlement révélé ; le reste prenait le caractère d'une confession, et je ne me croyais pas astreint à aller plus loin. Il me semblait même, qu'en mettant les choses au pire, la justice humaine demeurerait impuissante devant l'acte commis. Le comte était chez lui, dans son droit rigoureux ; il opposait un acte de violence à un acte de violence, et répondait à une escalade par un coup de feu. Malfaiteur ou séducteur, c'était à son bien qu'on en voulait, et, s'il excédait les limites des représailles, s'il avait à la fois préparé la faute et le châtiement, c'était avec Dieu plutôt qu'avec les hommes qu'il devait compter. Qu'on me passe ces scrupules, peut-être ne sont-ils qu'un prétexte dont je couvre mes torts. Au fond, il me répugnait d'être le délateur d'un homme dont j'avais provoqué les confidences, et de donner un pareil dénoûment à un accès de curiosité.

Comme on le pense, les stations chez les marchands de vin cessèrent, lorsque j'eus tiré du père Vincent tout ce que je voulais en tirer. Lui-même finit par prendre son parti et par s'accoutumer à sa disgrâce. Il n'est point de blessure que le temps ne guérisse : la sienne alla s'atténuant. Le comte ne l'avait pas laissé dépourvu ; il finit par songer un peu moins à son cordon et beaucoup plus à sa petite rente. Je le vis moins souvent dans la rue et plus calme quand il y paraissait. Enfin, de guerre lasse,

il finit par se retirer dans un petit jardin de la banlieue, où la culture de deux plate-bandes acheva de lui faire oublier la porte de l'hôtel Montréal. La banlieue a des vertus souveraines pour de semblables douleurs ; elle est l'asile des grandes déchéances et des ambitions rentrées. On s'y rapproche de la nature, cette source féconde de consolation et d'apaisements.

Je restai donc seul sur le théâtre de ce drame récent, et seul j'en devais comprendre le dernier acte. Pendant plusieurs semaines, l'hôtel Montréal resta plongé dans une profonde immobilité. On eût dit qu'un crêpe de deuil enveloppait ses murs solitaires. Quand je les longeais, c'était toujours avec une sorte de frisson, et l'âme remplie de pensées funèbres. Il me semblait assister à ces scènes, marquées par tant de souffrances et où le sang avait coulé.

Enfin, il s'y fit un jour et à l'improviste, un mouvement inaccoutumé. Dès le matin, les croisées s'ouvrirent et les appartements se remplirent de monde. C'étaient des gens qui allaient et venaient, et, dans le nombre j'en reconnus dont la physionomie m'était familière. Que signifiait ce réveil ? Que voulait dire ce bruit, après un long silence ? Bien des préparatifs tranchaient sur ce mouvement et lui donnaient un caractère encore plus singulier. Les pièces du rez-de-chaussée, toujours closes même pendant le séjour du comte, étaient le siège d'un travail poursuivi avec activité. On les dégaugeait, on les aéraait, on y ménageait un vaste espace. Tous les petits meubles d'ornement et d'ameublement étaient transportés ailleurs, comme si on eût voulu imprimer à cette partie de la maison une physionomie plus sévère. A cela se joignaient les airs tristes des serviteurs qui, au milieu des ordres donnés et exécutés, gardaient une sorte de recueillement et de solennité volontaires. Cette scène me piquait et m'intéressait à la fois.

Ce ne fut que le soir et à la rentrée de la nuit que j'en eus l'explication. Un domestique à cheval vint donner un avis aux gens de l'hôtel, et, à l'instant, les portes s'ouvrirent toutes grandes. La livrée, comme si elle fût sortie de dessous terre, reparut en grande tenue sur le porron et dans la cour. Tout le monde était en noir, avec des crêpes au bras et au chapeau. En même temps, une calèche de voyage parut à l'angle de la rue, allant au pas ; et de loin, je pouvais apercevoir les curieux qui se découvraient sur son passage.

Plus de doute, c'était un cercueil que l'on rapportait et pour lequel on avait fait ces préparatifs. Bientôt le bruit en fut public. La comtesse était morte en Italie ; ses restes ne faisaient que traverser Paris ; ils devaient le lendemain repartir pour Beaupré et y être inhumés dans le caveau de famille. Ainsi le coup de feu qui avait tué Gaston avait frappé en même temps Clémence ; seulement elle avait mis plus de temps à mourir.

Derrière la voiture mortuaire, il y en avait une autre qui semblait lui servir d'escorte et marchait au même pas. Quand elle fut arrivée

dans la cour de l'hôtel, on en vit descendre le comte et sa sœur. Sigismond avait vieilli de vingt ans en quelques mois ; ses cheveux étaient blancs, son visage sillonné de rides. En revanche, Mlle Pulchérie s'était maintenue de tout point et avec tous ses avantages ; elle était aussi sèche, aussi raide, aussi gourmée qu'au départ. Un vide pourtant s'était fait dans son existence, et elle devait en souffrir. Clémence morte, il ne lui restait plus personne à persécuter.

LOUIS REYBAUD.

FIN.